

Mansour Sayah
Marcos Simeon
Université de Toulouse-le-Mirail



Résumé : *Traduire, une opération complexe et pluridimensionnelle, implique un travail constant sur le texte, son contexte originel et son passage à un autre contexte celui de la langue de traduction. Cela nourrit le texte d'une dimension à la fois linguistique, socioculturelle, psychologique et historique. Traduire, un voyage d'un univers à un autre où le traducteur est sans cesse rappelé qu'il est fondamental de respecter les valeurs intrinsèques aux deux langues-cultures concernées. C'est donc une dynamique dans l'espace et le temps malgré les cas les plus inextricables, car c'est une vision du monde qui traverse une langue-culture pour une autre. Traduire, c'est finalement une activité riche qui engage non seulement des faits linguistiques (sémantique, poétique, syntaxe..), mais aussi et surtout la civilisation et la culture dans ses moindres détails lexicaux, psychologiques, sociologiques, politiques, culturelles, historiques... Elle participe à une vaste alchimie où la Science débouche sur l'expérience humaine. Une telle activité apparaît pleinement ouverte sur une poésie universelle. Cet article nous invite à nous y plonger.*

Abstract : *Translating, a complex and multidimensional process, engages a continuous search up of the text, its initial context and the way it passes to a new one. Consequently, the text has new dimensions matching linguistics, sociology, ethnology, psychology and history. Translating, a journey from a universe to another where the translator is always recalled to respect the main values that distinguish two languages and cultures. Therefore, there's a dynamism in time and space although the most confusing cases. Actually, it's a hole cross world point of view. Translating, it is finally a rich activity that not only engages linguistic elements (semantic, poetic, syntax), but also, and especially, civilizations and cultures in their lesser lexical, psychological and historical details. It participates to a huge alchemy where sciences open into human experience. Such a domain is opened to a universal poetic. This contribution invites us to delve into it.*

Mots-clés : *Traduction entre texte et contextes, poésie universelle, polydisciplinarité.*

A la croisée des disciplines

La traductologie s'est donné pour objet l'étude des problèmes de la traduction¹ ; science en devenir, elle a développé de nombreuses théories de la traduction dont le but est d'éloigner l'opération traduisante d'une pratique réductrice au « mot à mot », d'une part et de l'insouciance des *Belles infidèles*, d'autre part. Une vision globale du texte, centrée sur la poétique et la forme, fait face à un point de vue plus analytique qu'encourage l'avancée de la linguistique. Celle-ci, d'abord orientée vers l'étude du seul signe linguistique, tend de plus en plus vers une prise en compte du discours avec son contexte et sa situation d'énonciation. Les linguistes, désormais plus proches de la pragmatique, tentent d'établir un lien entre le texte traduit et l'environnement dont il est issu. L'évolution récente des deux disciplines nous paraît propice à un « dialogue » entre elles. En tant que sémioticiens, nous étudions la signification, et nous sommes frappés par une convergence des recherches autour de la question du « sens » dans la traduction, mais aussi par des avis discordants qui nous ont interpellés. C'est le débat auquel nous ont conviés les auteurs de certains articles récents. Nous allons l'éclairer dans l'optique d'une étude du « sens ».

Tous ceux qui s'intéressent de près à la traduction, ou qui la pratiquent d'une manière ou d'une autre, savent que le transfert d'un contenu discursif d'une langue à une autre pose de multiples problèmes complexes, et, à la limite, inextricables dans certains cas.

Ces problèmes sont dus essentiellement au fait que cette opération de transfert se réalise nécessairement entre deux langues différentes à un niveau ou à un autre de leurs structures, de *leur vision du monde* et de leur découpage de la réalité. Elle est, par ailleurs, réalisée par un traducteur qui pratique la langue d'origine et celle d'arrivée à sa manière dans les limites de leurs structures, certes, mais également dans les limites de sa propre maîtrise de ces langues, de sa culture et de son goût, ainsi que dans les limites des objectifs qu'il assigne à sa traduction.

Le rapprochement de la linguistique et de la traductologie renfermerait-il un piège ? En centrant son second ouvrage sur les problèmes de la langue, G. Mounin n'a-t-il pas perdu la sérénité dont étaient empreintes les *Belles infidèles* ? C'est la question que se pose M. Pergnier². Si l'on raisonne sur la traduction on est dans l'ordre du discours, qui ressortit à la parole. Dans les *Belles infidèles*, G. Mounin avait gardé une distance face aux obstacles linguistiques. A partir de là, il avait effectué la recherche d'équivalences de façon informelle en considérant l'acte de traduire comme le transfert d'un discours inséré dans sa « problématique textuelle.³ » Il se positionnait donc en tant qu'observateur de la parole.

La tendance inverse consisterait à établir une théorie prenant pour objet l'unité lexématique, donc des syntagmes plutôt qu'un texte entier. La lecture reposerait alors davantage sur les figures de la langue : c'est l'approche développée par G. Mounin dans sa thèse sur les *Problèmes théoriques de la traduction*⁴. Car dans cet ouvrage l'optimisme dont étaient empreintes *Les belles infidèle* cède la place à une vision restrictive des possibilités du traducteur.

Ainsi, *Les problèmes théoriques de la traduction* aboutissent-ils fréquemment à des constats d'intraduisibilité. Bien que la prudence l'ait guidé dans cet

ouvrage (qui est sa thèse d'Etat) G. Mounin s'est abstenu de pousser le respect de la lettre (au détriment du contenu) jusqu'à un découpage du texte en unités syntagmatiques et à la traduction de ces syntagmes, comme le proposent J.-P. Vinay et J. Darbelnet dans *La stylistique comparée du français et de l'anglais*⁵. Ces auteurs sont partisans d'un comparatisme centré sur des segments de phrase. Pour M. Pergnier, ce catalogage des éléments de stylistique revient à produire une « équivalence acquise d'avance ». Lorsque G. Mounin constate l'intraduisibilité de certaines tournures, d'une locution ou de métaphores, on a l'impression qu'il se détourne de la linguistique et de la pragmatique et qu'il cherche ailleurs les moyens de cerner le sens. En vérité, son œuvre le montre bien, on peut voir dans la linguistique un outil de la traductologie. Ainsi, G. Mounin pouvait-il remarquer, dans une conférence donnée à l'Université St-Joseph à Beyrouth, que la linguistique « *peut aider à mettre de l'ordre dans cette masse immense d'expériences que le traducteur ne domine peut-être pas toujours...* »⁶ »

La recherche en traductologie nous interroge donc sur le rapport entre la langue et la parole. Elle requiert des modèles et représente un champ d'observation idéal de l'interaction entre l'unité linguistique et la totalité du discours. M. Pergnier conforte notre hypothèse de départ selon laquelle les chercheurs en linguistique et en traductologie peuvent s'informer mutuellement et entrer en dialogue afin de faire progresser conjointement ces deux disciplines. D'après lui, la traductologie ne doit pas servir de simple projection des acquis théoriques de la linguistique : « *...l'approfondissement des vrais problèmes théoriques de la traduction jette au contraire une lumière particulièrement intéressante sur des questions fondamentales pour l'ensemble de la théorisation linguistique.* »⁷ »

Grâce au partage et à l'échange des expériences, tant la linguistique que la traductologie gagneraient en transparence. M. Pergnier affirme qu'une mise en commun des stratégies permettrait de démontrer « *pourquoi les mots sont intransposables d'un système de signes dans un autre [...] et sont pourtant traduisibles d'un système de signes dans un autre.* »⁸ »

Ce faisant, l'antagonisme entre traductologues et linguistes se réduit : le face-à-face muet a fait place à un intérêt mutuel. Actuellement, ce dialogue s'avère même tout à fait prometteur. « Bonjour traducteur ! Salut linguiste ! » Et que l'on ne s'arrête surtout pas là.

La forme, reflet de la pensée

Dans ce concert de témoignages, une voix s'inscrit en faux contre toute étude du sens : celle d'H. Meschonnic qui clame avec vigueur l'existence d'un lien fusionnel entre l'œuvre et sa poésie : selon lui, le sens serait partie intégrante de la *poétique* du texte et doit être pressenti à sa lecture. Il ne peut en aucune manière être objet d'analyse puisque le texte, son rythme et sa prosodie font un !⁹

Pour H. Meschonnic, la forme s'avère primordiale . Dans sa « *poétique du traduire* », il se tourne vers le texte en tant que « *porteur de sens* », pour ne pas le dégrader en faisant du sens le « *porteur du texte* », Il note : « *A la poétique de montrer, par l'analyse des modes de signifier, par la signifiante (qui n'est pas le*

sens) que la littérature, les poèmes font la parabole du débordement du signe par le langage ». ¹⁰ Autrement dit, le signe ne saurait contenir toute la richesse sémantique véhiculée par le langage. Ainsi, le domaine de la linguistique serait trop restreint pour une étude du sens contenu dans le langage. H. Meschonnic ne se fie qu'à la poétique.

Cependant, les traductologues fonctionnalistes tel que E. Nida étaient sensibles à la dynamique du traduire : la relation entre le texte cible et le récepteur de la traduction devait être la même que celle qui unit le texte source et son lecteur en langue originale. Dans cette optique, le traducteur doit procéder en trois étapes : 1) il identifie les effets que l'auteur a voulu produire sur son lecteur ; 2) il reproduit le texte en langue cible ; 3) il ajuste la traduction de façon à rétablir l'effet que l'original produisait sur le lecteur, dans l'autre langue cette fois-ci. Cette traduction, centrée sur le récepteur, met la forme au service de la communication¹¹. H. Meschonnic, qui refuse d'effacer l'originalité de la langue de départ, rejette le fonctionnalisme¹². Pour lui, en traduction, les spéculations sur les effets de la pragmatique ne permettent pas de s'affranchir de la forme.

H. Meschonnic¹³ dénonce avec virulence les traductions qui remplacent « *la langue avec la stylistique ou la rhétorique* » par « *les unités de la langue* », « *le rythme et l'oralité comme sémantique du continu* » par « *le discontinu du signe* », « *l'organisation d'un système de discours où tout se tient et fait sens* » par « *la destruction de ce système* ». Selon lui, ces traductions qui sont orientées vers le sens seraient réductrices ; le texte y perdrait une part de son expressivité : « *Du texte il ne reste plus qu'un énoncé. Du discours, avec son mode de signifier, sa rythmique, « sa prosodie personnelle » (comme a dit Apollinaire), il ne reste que la langue.* » Ces effacements trouvent leur origine dans la dichotomie saussurienne du signifiant et du signifié. Selon H. Meschonnic, « *Le rôle, le travail de la poétique est justement de sortir de ce piège du binaire où tombent également le littéraliste, qui croit par là poétiser, et le philosophe, qui se croit plus malin parce qu'il est pragmatique. Simplement, l'un tombe dans la forme, l'autre tombe dans le fond...* ».

Cette focalisation sur la fonction poétique a l'indéniable mérite de mettre les traductologues au défi de respecter l'œuvre littéraire, sa pureté et son unité. Voilà pourquoi il convient de souligner le rôle de la cohérence et de la cohésion interne de l'original et de sa traduction. Ce faisant, H. Meschonnic nous met à l'écoute du « *rythme sémantique* », élément révélateur, de « *l'oralité du texte* ». Souvenons-nous que dans l'Antiquité, on récitait les textes : cette musicalité fait l'hétérogénéité et la richesse des langues. On se doit de la transposer. H. Meschonnic plaide pour un « *dépassement de la langue* » et donc des langues : leurs différences constituent « *un des moyens du texte* » et font son caractère. Ce désir de rendre emblématique l'originalité d'une langue et de la respecter comme un élément premier lors de la traduction, l'a toutefois porté vers des choix d'adaptation extrêmes. Notamment dans sa traduction des *Psaumes*, dont la version française ne comporte pas de ponctuation. Il a rendu les espaces temporels qui permettent de scander le texte hébreu par des vides plus ou moins longs entre les mots français. Ce choix nous interpelle : faudrait-

il inventer des accents toniques pour la version française d'une langue à accentuation variable, puisqu'en allemand, en italien ou en anglais l'accent est discriminatoire et signifiant ? Faut-il faire violence à la langue d'arrivée ? Cela dit, jusqu'où doit aller le décentrement voulu par les Romantiques allemands qui, au contraire du fonctionnalisme d'E. Nida prônent une traduction qui s'imprègne de l'*Autre* ?

Du fonctionnalisme à la poétique, la quête de fidélité est prise dans un espace de tension où les exigences de l'esthétique et de la langue d'origine sont en opposition avec le message et la langue d'accueil. Nous souhaiterions pouvoir être fidèle à l'un et à l'autre. Chez H. Meschonnic, la sensibilité poétique permet de résoudre ce dilemme puisque « ...*la poésie est ce qu'il y a de plus traduisible, au sens dont Goethe en a l'intuition.*¹⁴ »

Bien que Goethe oppose la forme et le fond, H. Meschonnic considère que cette contradiction n'est qu'apparence puisque la prosodie est d'essence poétique, tandis que ce qu'il appelle « *pensée poétique* » habite la profondeur du texte, là où le linguiste verrait la structure profonde. Il voit un lien entre le *fond* et la *forme* autour de l'idée de la *poétique*. Ainsi, il ne faut pas traduire la forme pour la forme ni le sens pour le sens. La traduction se fait de texte à texte.

Ce débat devient stérile sitôt que l'on préconise des options unilatérales : il ne s'agit pas de trancher en faveur d'une traductologie « poétique » ou, au contraire, structurale, auquel cas la pratique du traduire conduirait inévitablement à de nombreuses impasses : l'intraduisibilité ou l'appauvrissement du texte.

La visée traductive

Dans le sillage de ces pensées, la transcendance de la forme et du sens semble souhaitable. Pourtant, nous n'avons pas expliqué comment le traducteur peut mettre des mots sur un sens ou plutôt, le sens en mots. Certes, la qualité d'une traduction littéraire passe par la sensibilité poétique. Mais le passage d'un texte à un autre en se référant à la seule poétique présuppose une sublimation des obstacles langagiers. Or en tant que linguistes nous ne savons *a priori* rien de ce « *saut périlleux* » (comme dirait J.-R. Ladmiral) qui relève de la créativité intuitive.

Traduire n'est pas transcoder, c'est-à-dire aller d'une langue à une autre en convertissant des signes en d'autres signes. Pour le traducteur, il s'agit de transposer le message, et ce message la plupart du temps peut se formuler dans la langue-cible de différentes façons.

Comme lors de l'acquisition d'une langue, l'élève doit apprendre à ne pas être arrêté par une reformulation qui serait la plus proche de la langue-source ; il doit faire preuve d'imagination et d'astuce, et chercher une autre manière de dire ce message à l'aide de ses propres recours en langue étrangère complétés par tous les outils de documentation qu'il a à sa disposition : c'est un travail qui consiste à transposer les valeurs référentielles d'une langue dans une autre, et l'un des meilleurs moyens de mettre au jour toutes les opérations qui s'enchaînent pour produire du texte. Il en va de même pour le traducteur.

P. Rivenc, dans un article réunissant le point de vue du sémioticien et celui du

traducteur¹⁵, résume la tâche du traducteur en s'appuyant sur la conception de L. Hjelmslev¹⁶, pour qui la connotation prend toute son ampleur au niveau profond. C'est-à-dire que l'ambiguïté du langage (qui provient de la diversité des référents culturels de chaque individu et du contexte de production du discours), n'apparaît pas au niveau de la *forme de l'expression* mais dans sa sémosis avec une *forme du contenu* que L. Hjelmslev propose de décomposer à un niveau plus profond en une *substance de l'expression* et une *substance du contenu*. Cette articulation du plan de la forme (forme de l'expression et forme du contenu) avec le plan de la substance (substance de l'expression et substance du contenu) est ce qu'il y a de plus influençable dans tout signe ; puisque chaque émetteur projette son système de référence propre dans la forme du contenu, en fonction des circonstances spécifiques du contexte de production. L. Hjelmslev décrit ce niveau profond comme la face variable du signe linguistique, et par là, du discours. Autrement dit : une perception toute particulière du monde, issue de la sensibilité du locuteur et façonnée par son expérience du monde et par ses origines culturelles est à l'origine de la sémosis de l'expression et du contenu. Cette sémosis est l'expression d'un univers référentiel (la substance) dans et par la forme. Ainsi, le langage est recréé à chaque manifestation, par le sujet, en fonction d'une temporalité et d'une spatialité uniques : il est donc le reflet d'une constellation de circonstances qui l'a vu naître.

Le traducteur, s'il veut être fidèle, doit respecter cette primauté de la parole sur la langue. Car chaque occurrence d'une signe linguistique se trouve être propre à un instant et à un émetteur, comme l'éclat d'une lumière dans l'espace que l'on a vu une fois et qui s'éloigne à tout jamais.

Dans ce contexte mouvant, le traducteur agit en tant que médiateur. P. Rivenc, conscient du défi de la variabilité du signe linguistique située au moyen du tableau suivant le lieu où l'on peut faire coïncider un message A avec sa traduction (le message B). Ainsi la linguistique structurale de L. Hjelmslev incite le traducteur à une investigation de la « zone grise » où se mélangent les deux contenus :

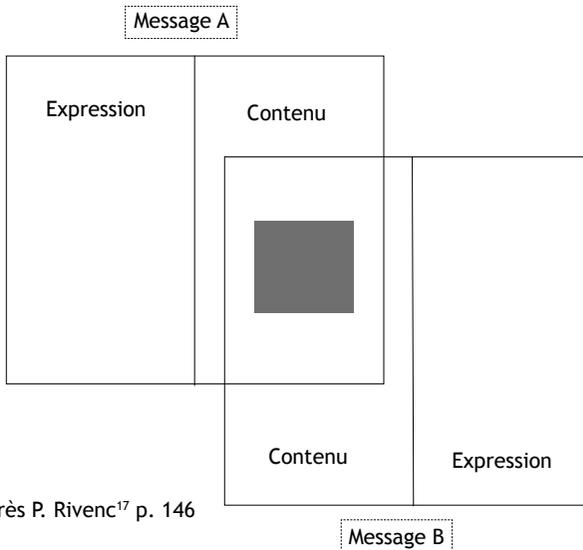


Figure 1 : d'après P. Rivenc¹⁷ p. 146

J.-R. Ladmiral conçoit la traduction comme une opération discontinue qui passe par une « *déverbalisation* » et une réécriture du sens. A l'opposé de ce transfert en « *saut périlleux* », il envisage aussi la possibilité d'une traduction automatique par transformations successives afin d'assurer une continuité entre les textes de départ et d'arrivée¹⁸. Contrairement à D. Seleskovitch et M. Lederer¹⁹ ou à H. Meschonnic, nous allons nous éloigner des considérations sur la forme pour étudier de plus près les implications d'un transfert du sens. Nous ferons appel à une traductologie informée par la linguistique.

Celle-ci doit permettre de décider des équivalences, définir des isotopies et orienter le discours. En traduction littéraire, où la forme fait sens, ces deux faces du signe sont plus proches. Goethe le dit bien quand il parle d'un « *fonds absolument pur* », proche de la forme. Les assonances, les rimes, la sonorité font le rythme et l'atmosphère du texte ; ils sont profondément signifiants. Mais d'ordinaire, les signifiants pourraient être commutés. Ainsi le sens n'est pas que dans la forme, il habite et façonne les structures profondes du texte.

En effet, qu'en est-il de certains genres de traduction non-littéraire : nous pensons aux textes juridiques, techniques, à des circulaires, de la correspondance, des compte-rendus descriptifs, des articles à visée informative ou à des œuvres de fiction plus populaire dont la simplicité fait la parfois la poésie ? Selon le type de traduction, la question du sens prend le pas sur celle de la forme.

Ces différents genres de texte recouvrent des « *niveaux de la traduction*²⁰ » hiérarchisables selon leur fonction. G. Mounin distingue ces niveaux selon la prépondérance de l'une des fonctions du texte, à savoir la communication, la pensée, l'affectivité ou l'esthétique. Le même principe pourrait donner lieu à une catégorisation des textes d'après l'importance relative de la forme et du sens. Le rôle de la forme apparaît autrement si l'on traduit un texte technique ou littéraire. Dans tous les cas, la traduction doit être orientée selon des choix préalables.

Nous savons que tout raisonnement sur la traduction repose sur une pratique. La traduction demande de jauger les équivalences en termes de temps, d'aspect ou de valeur sémantique. Elle peut même faire appel à une analyse de corpus, pour déterminer les champs sémantiques et les orientations pragmatiques qui caractérisent le *skopos*, la visée du texte. Enfin, nous savons que l'acte de traduire ne reste pas toujours implicite. Il peut donner lieu à un projet. Ainsi, une équipe de traducteurs devra toujours expliciter ses visées avant de se mettre à l'ouvrage. Des méthodologies de la traduction ont été proposées en réponse aux multiples interrogations que suscite la pratique du traduire, tout en veillant à ne pas ériger la traductologie en système. Comment peut-on concilier les nombreuses influences parfois concurrentes dont est tributaire le transfert du sens dans une approche globale du phénomène ?

M. Ballard, l'un des émissaires de la traductologie contemporaine en France, a tenté cette synthèse. Son angle d'approche, « *l'observation des textes traduits et de leurs originaux* » part de la forme en tant que *matérialité* avec l'ambition de comprendre la transformation du contenu, qui relève du *spirituel* et demande

une opération mentale de construction du sens. Nous avons démontré plus haut que celle-ci ne peut pas être symétrique. M. Ballard décrit cette construction comme « *un balayage qui mène du signe au contexte et la réécriture [qui] opère souvent la démarche inverse* ». Nous avons amplement discuté l'aspect subjectif de la traduction. Voyons maintenant l'impact de la subjectivité sur les trois composantes de l'opération traduisante : M. Ballard relève trois opérations enchevêtrées : « *l'interprétation* », « *la paraphrase* » et « *l'ajustement* »²¹.

Le traductologue, en observant le résultat du traduire, doit dégager des entités comparables dans le texte de départ et dans le texte d'arrivée. Ce processus le met face à la question du découpage en unités de traduction. C'est un *balayage* ou plutôt un va-et-vient entre les deux textes. M. Ballard fait le choix d'analyser d'abord le texte d'arrivée. Il justifie le choix du parcours inverse par la prise en compte des « *exigences extralinguistiques de la langue d'accueil* » dans la production du texte d'arrivée. Ce constat s'explique si l'on admet que l'opération de paraphrase, la réécriture, est le produit d'interprétations et de réajustements successifs. Il n'y a pas de traduction linéaire et prévisible : si l'on établit d'emblée des équivalences à partir d'unités sémantiques repérées dans le texte de départ, notre traduction aboutit facilement à une impasse. M. Ballard rejette la conception de J.-P. Vinay et J. Darbelnet²². Il souhaite tenir compte du texte d'arrivée pour créer des unités de sens.

Ainsi, le traducteur doit faire preuve d'une véritable créativité. Si l'équivalence ne peut être obtenue au niveau de la forme, le traducteur établira une correspondance sémantique à un niveau plus profond. C'est le cas de la traduction des langues appartenant à des familles très différentes tel l'arabe et le français. A ce moment, le passage de forme à forme nécessite un détour par le contenu. M. Ballard a défini différents niveaux pour ce passage :

- « *L'équivalence directe* » : c'est le cas d'une traduction linéaire, formelle ou du mot à mot, souvent justifiée.
- « *L'équivalence indirecte analytique* » ainsi que « *l'équivalence indirecte idiomatique* », lorsque l'observation de la traduction a permis de déduire des équivalences systématiques sur le plan sémantico-formel à partir de certains parallélismes constants entre les structures des deux langues ou quand il y a des expressions idiomatiques. Ce type de transposition ne sort pas de l'échelon du syntagme ou de la phrase. C'est la démarche de J.-P. Vinay et J. Darbelnet.
- « *L'équivalence indirecte sémantique* » : dans le cas d'une métaphore si elle ne peut être rendue qu'en l'explicitant. Ici, le sens déborde l'unité phrastique.
- Enfin, « *l'équivalence pragmatico-fonctionnelle* ». Elle prend en considération l'effet produit sur le lecteur. Le traducteur se doit de transposer les fonctions communicatives s'il souscrit à la pertinence de la pragmatique.

Nous sommes parvenus à un niveau d'équivalence qui implique un *saut formel*. Il se situe au-delà des unités formelles de la langue. M. Ballard cite l'exemple des jeux de mots, de la poésie, du message publicitaire. Or le traducteur affronte

ce passage périlleux plus fréquemment qu'il n'y paraît : pour M. Ballard, « *en réalité, ce principe [d'équivalence pragmatique fonctionnelle] est primordial, quel que soit le texte traduit : il faut toujours s'interroger sur l'acceptabilité de ce que l'on énonce en traduction, mais il y a un nombre non négligeable de cas où [...] l'acceptabilité sera atteinte avec une créativité moindre.* » Il va jusqu'à proposer de mettre en concurrence la traduction globalisante de ce dernier niveau et les équivalences des unités formelles, pour autant que le transfert du sens laisse le choix entre plusieurs niveaux d'équivalence. Ce choix stylistique appartient au traducteur.

Pourtant, toujours selon M. Ballard, et en dépit de sa démonstration des possibilités d'équivalence sur plusieurs plans, l'observation du traduire se heurte à des limites : « *Il faudra bien à un moment intégrer le flou, le caractère indéterminé du sens, la difficulté d'établir le sens.* » Pour lui, le traduire se situe aux confins du sens. La traduction fournit la preuve que la langue est mouvante et que le sens « flotte » dans un espace de subjectivité, de variation et d'éternelle transformation, comme l'a déjà relevé A. J. Greimas si l'on se souvient de sa définition du « sens » comme transformation.

J. Delisle ainsi que O. Ducrot distinguent deux paliers de la compréhension : celui de la saisie du signifié et celui de la saisie du sens. Dans un message, chaque mot tire sa signification du système de la langue, mais le sens est donné par un ensemble de paramètres non-linguistiques. Bien évidemment, ces deux paliers se superposent dans l'acte de communication. La saisie des signes est une opération de décodage qui s'opère par référence au système linguistique. Si le traducteur se contente de faire une analyse lexico-grammaticale et fait correspondre à chacune des unités de l'énoncé, des signifiants de la langue-cible, la version qui résulte de ce transcodage peut être grammaticalement correcte, mais demeure la plupart du temps insatisfaisante du point de vue sémantique.

Premières controverses

En dépit de certaines conceptions centrées sur la forme, de nombreux traductologues se sont bel et bien attachés à la notion de signe linguistique pour une prise en compte de la visée communicative, puis pragmatique. Depuis les travaux de E. Nida (1964) et de G. Mounin (1955 et 1963), qui avaient presque déclaré forfait en constatant l'intraduisibilité de la lettre, E. Benveniste (1966) a posé les jalons d'une approche énonciative du sens.

La connotation et la dénotation

En 1963, G. Mounin a soulevé le problème de la langue-nomenclature arbitraire qui sépare les problèmes de langue et de parole. Ainsi naît le paradoxe entre un découpage différent de la réalité pourtant commune. Pour G. Mounin, « *L'exemple des couleurs est en effet tout à fait pertinent puisqu'il permet tout autant de montrer la différence des catégories articulées dans les langues [...], que la vision commune des couleurs chez les humains²³...* » Cela illustre la dénotation qui sépare, car « *une langue nous oblige à voir le monde d'une certaine*

*manière et nous empêche par conséquent de le voir d'autres manières.*²⁴ » Elle est issue du sujet collectif que représentent tous les « *locuteurs d'une langue* ». En s'interrogeant sur le statut qu'on pourrait donner à la connotation, G. Mounin à la suite de L. Bloomfield, convient que « *la connotation, plus proche du sujet individuel du discours, doit être traduite. Elle est un élément du style*²⁵. » Nous retrouvons là les deux niveaux de théorisation qui peuvent selon G. Mounin s'appliquer à la traduction : l'aspect « *algébrique* » formel et l'aspect « *arithmétique* », plus irrationnel. Le premier touche à la syntaxe, à la phonologie, à la morphologie, tandis que le second, qui concerne la sémantique et le lexique, composantes subjectives du langage déborde de la linguistique en faisant référence à des faits de culture et de civilisation.²⁶

En effet, la connotation, ces « *valeurs supplémentaires* » de L. Bloomfield, rassemblent dans la parole la charge émotionnelle, affective que ne contiennent pas les mots de la langue mais leur entourage contextuel, pragmatique et culturel. La connotation est le fait de l'individu, elle est l'empreinte qu'il laisse dans le discours. G. Mounin voudrait qu'elle se démarque de l'invariant contenu dans la langue.

Le « moi » et l' « autre »

L'expérience, la nouveauté, l'expression, pour être mises en mots doivent être ancrées dans un système de référence : la langue. Tout ce qui relève de l'intéroceptif, de l'individuel doit être communiqué d'individu à individu en transitant par des référents communs, extéroceptifs et collectifs, bien qu'il s'agisse de l'expression de la personnalité et de la différence. Par le jeu du même et du différent la pensée est mise en langage et se matérialise dans une forme. Nous ne voudrions pas les opposer. Tout au plus les distinguer.

Au cœur du débat, le sens

A propos du *sens*, il faut souligner à la suite d'A. Berman, la complémentarité entre la traduction d'un texte et son commentaire. Car traduire c'est commenter dans la paraphrase. Cela revient à extraire le *sens* d'un texte et à en donner une interprétation. Le traducteur n'est-il pas contraint de creuser derrière les couches superficielles des mots, des images, des positions et des personnages avec son bagage intellectuel et culturel afin de découvrir ce qu'ils cachent ? Le commentaire et la traduction rendent le contenu, pas la forme. Le traducteur ne fait que se servir de la forme. W. Benjamin le dit dans une métaphore :

« Le commentaire et la traduction ont avec le texte les mêmes rapports que le style et la mimésis avec la nature : le même phénomène considéré de manière différente. Sur l'arbre du texte sacré, ils ne sont tous les deux que des feuilles qui bruissent éternellement ; sur l'arbre du texte profane, les fruits qui tombent le moment venu. »²⁷

W. Benjamin relativise la valeur du langage : dans sa forme, il n'est que « *bruissement* ». Vu ainsi, le langage est un simple médium, où sont déposées les vérités : « *si variées que soient les formes selon lesquelles le langage peut se montrer efficace, il ne l'est pas en communiquant des contenus, mais en*

*produisant au jour de la manière la plus limpide sa dignité et son essence.*²⁸ » Le langage existe donc par ses effets. Il est le fruit d'une opération inaccessible, enveloppée de mystère. La pensée Romantique et la linguistique énonciative du XXème siècle se marient fort bien. Le signe linguistique existe en tant que tel : il n'est pas le reflet d'un acte de communication, il n'est pas un contenu rationnel ; il a une vie propre et prend son sens selon la façon dont il est appréhendé. Ici, nous rejoignons A. J. Greimas qui postulait que le sens et la signification « *ne sont qu'une possibilité de transcodage.*²⁹ » Dans la réflexion de W. Benjamin, l'articulation forme/contenu n'a rien du *symbole*.

Ici, on prend la mesure de la tension qui sépare le sens de la forme et on perçoit la difficulté qu'il y a à remonter de la forme au contenu. A. Berman tranche le débat : « *Toute théorie de la traduction est la destruction de la lettre au profit du sens.* » La restitution du sens requiert une destruction positive qui s'accompagne d'une « *visée éthique* » du traduire, fruit d'une réflexion sur l'acte même de traduire car ce dernier, en tant que source de savoir est une activité seconde. Une incursion dans le « *foisonnant dessous des choses* » où se réalise ce paradoxe, cette quintessence magique du langage des textes dont il dit : « *Leur obscurité les rend rayonnants, leur silence, parlant.*³⁰ »

A. Berman nous invite à la pratique du traduire en tant qu'expérience du savoir. Le traduire ne saurait être qu'une réflexion que l'on renouvelle sans cesse. Il voit dans l'abandon à la connaissance la possibilité d'entrevoir une subjectivité absolue.

Entre la théorisation et la pratique, il y a un hiatus. La traduction n'est jamais l'égale de l'original. A. Berman, à la suite de W. Benjamin, accepte l'idéal romantique de *vérité*. En matière de traduction, ils en concluent que « *La vérité n'est pas le dévoilement qui détruit le mystère, mais la révélation qui lui rend justice*³¹. » Rappelons que pour Novalis, « *La poésie dissout l'étranger dans son essence propre.* » D'ailleurs, les Romantiques s'évertuaient à contempler l'*obscur clarté* des choses.

D'un texte à l'autre, faut-il un métalangage ?

La traduction est-elle une branche de la linguistique ? La traduction déborde sur le domaine extralinguistique. Les niveaux *algébrique* et *arithmétique* de la traduction qu'a décrits G. Mounin³² montrent que les domaines de la connaissance qu'elle touche se comportent comme des strates que l'on pourrait disposer en cercles concentriques autour d'un noyau sémantique.

A. Culioli s'est attelé à l'entreprise complexe d'élaborer des représentations métalinguistiques pour redire le langage dans sa singularité, la diversité des langues et les aspects métalinguistiques. Son travail peut intéresser le traducteur qui est aux prises avec le prolongement du *langage* (en tant que parole) vers une *langue* (lexique) d'une part et vers *le monde* (d'ordre métalinguistique) d'autre part. En somme, le langage du traducteur se trouve être l'expression de l'anthropologie culturelle - philosophique, logique et cognitive ; il assujettit la langue : il la met à son service. La traduction, tout comme l'écriture et l'apprentissage des langues étrangères puise dans la langue pour redire le monde. Le traducteur est directement intéressé par les méthodes de description

du langage-parole qu'avance A. Culioli. Celui-ci insiste sur l'importance d'une analyse linguistique globale, décloisonnée, qui ne traite pas la syntaxe d'un côté et la sémantique de l'autre. Il lui faut une théorie des observables pour répondre aux problèmes de la comparabilité.

L'expression du monde dans un énoncé ne découle pas en droite ligne du lexique. Comme toute communication, elle est le fruit d'ajustements et demande une plasticité de l'énoncé. A. Culioli a appelé *lexis* cette dynamique d'adaptation et cette déformabilité. Depuis F. de Saussure, on distingue *signe linguistique* et *symbole*. Pour F. de Saussure, « *étudier une langue conduit inévitablement au langage*³³ ». Il passe aisément de la langue à la parole. E. Benveniste ne considérait pas non plus le fait de langue comme une réalité objective : « *En vérité, nous ne le saisissons que selon un certain point de vue, qu'il faut d'abord définir. Cessons de croire qu'on peut appréhender dans la langue un objet simple, existant par soi-même et susceptible d'une saisie totale.* » Autrement dit, la *substance* dont parlait L. Hjelmslev n'est pas dans la langue. Pour F. de Saussure, « *le point de vue crée la substance.* » Et la langue n'est qu'une généralisation des observables, un endroit où se dépose l'expérience vécue.

Revenons à la *lexis* : elle réalise la péréquation d'une relation primitive (signe-chose signifiée) avec son domaine notionnel (champ sémantique) et son jeu de marqueurs (catégories grammaticales et lexicales) pour l'inscrire dans un espace de référence.

On a conclu à la présence d'une instance du discours, qui met en relation tous les paramètres de la *lexis* : c'est la fonction de l'énonciateur. Le linguiste, en observant l'énonciation, doit « *se fabriquer les outils logico-mathématiques qui permettront de donner une description adéquate de l'activité langagière...*³⁴ »

En linguistique, le repérage des paramètres de la *lexis* doit faire l'objet d'une analyse des phénomènes de détail et d'un raisonnement sur le fonctionnement de l'ensemble. L'avantage de cette formalisation que souhaitait déjà E. Benveniste réside dans la précision obtenue à l'aide de l'observation empirique. Cet empirisme sera à la base d'une élaboration des principes.

Se pose alors la question de la relation entre, premièrement, le modèle élaboré (un système de règles et de compétences) et sa réalisation sur l'objet (la performance) ; deuxièmement, l'objet : une activité langagière signifiante tributaire de la situation de communication et de la volonté de l'énonciateur ; et troisièmement, l'observateur (le linguiste). Le rôle du linguiste observateur est à rapprocher de la tâche du traducteur.

En quoi cette analyse linguistique se distinguerait-elle de la lecture d'un texte en vue de sa traduction ? Dans les deux cas, l'observateur (le linguiste ou le traducteur) peut être égaré par le métalangage dont il se sert pour redire le texte, puisque toute paraphrase, toute réexpression dans un nouveau langage surajoute une instance d'énonciation avec sa propre subjectivité. Nous voyons que les problèmes de la linguistique, science descriptive, se retrouvent en traduction.

Dans un effort d'abstraction, A. Culioli, plutôt que de s'étendre sur la

dichotomie structuraliste qui oppose les structures de surface et les structures profondes, resitue la description linguistique sur plusieurs niveaux, dans la logique de la situation d'énonciation. Il ramène ainsi la construction d'un énoncé à la localisation des éléments grâce à un système de repérage. Il dessine ce mode d'approche à l'aide d'un schéma en spirale, qui illustre ici la pronominalisation :

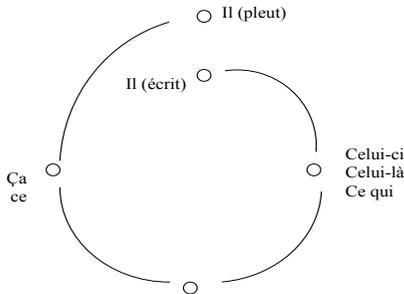


Fig. 2 : d'après A. Culioli³⁵

En s'éloignant du centre par un mouvement circulaire qui tend vers l'extérieur, l'observateur choisit des pronoms qui dénotent une plus grande distance : ce glissement des paramètres signifiants vers un point de vue de plus en plus éloigné du degré zéro de l'énonciation (*je-ici-maintenant*) illustre le principe de la lexis, schématisé ci-dessous. On pourrait concevoir une description traductologique avec un noyau signifiant qui contient les éléments de syntaxe et de sémantique, entouré de strates concentriques sur lesquelles nous situerions les autres paramètres générateurs de sens en situant à chaque niveau les débrayages énonciatifs successifs qu'implique le « traduire ». Et notamment l'intentionnalité du traducteur dans un contexte formel auquel s'ajoute la pragmatique et enfin le socioculturel. Le voici :

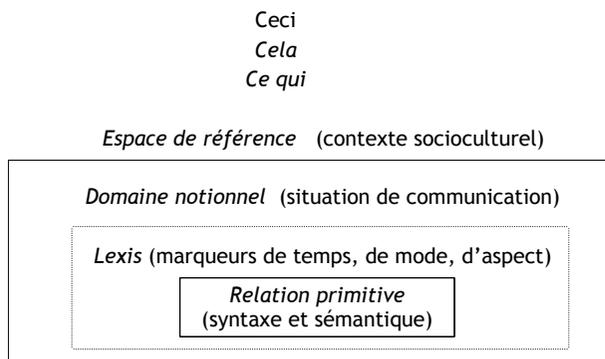


Fig. 3 : schéma adapté, d'après A. Culioli
(la terminologie d'A. Culioli apparaît en italique)

Dans la logique de ce schéma, la traduction s'ouvrirait sur une interférence avec le domaine métalinguistique, à savoir, les autres sciences humaines. Comme le suggère G. Mounin, pour surmonter certains obstacles, nous devons faire appel à des convergences culturelles. En effet, des considérations touchant à l'ethnographie dictent le sens des mots qui « *ne peuvent pas être compris correctement séparés des phénomènes culturels localisés dont ils sont les symboles.*³⁶ » C'est l'enjeu de la mise en situation de la traduction. Pour y parvenir, le traducteur doit avoir « *une triple compétence dans la langue et la culture de départ : compétence linguistique, compétence culturelle, et une certaine compétence cognitive dans les domaines référentiels à expliciter.*³⁷ »

Ces deux schémas présentent à nos yeux l'immense avantage de permettre une localisation du mouvement, des variantes et des multiples interprétations qui président à la transmission d'un énoncé. En linguistique comme en traduction, cette capacité à décrire l'objet signifiant dans son devenir, avec les phases de réajustement qu'il a traversées et la possibilité d'intégrer ses multiples facettes, comme dans une image en trois dimensions que l'on peut tourner et retourner sur un écran, font la puissance de cette linguistique énonciative. Par ses méthodes descriptives, A. Culioli accomplit le projet de Ch. S. Peirce qui posait la pragmatique comme point de départ englobant de la théorie linguistique : il s'agit d'appréhender le lexème (en tant que performance) à partir de ce « *quelque chose* » que « *quelqu'un* » a dit en un lieu et à un moment quelconque dans sa prédisposition psychologique et selon ses compétences langagières et cognitives de l'instant³⁸. Cette description de l'objet traduit resterait incomplète sans le paramètre humain : voyons le rôle de la subjectivité dans la traduction.

Le réel et l'imaginaire

A. Berman, qui s'inspire du Romantisme, situe l'essence d'un texte dans l'opacité d'un espace inaccessible : autrement dit, le sens immanent au texte. Dans ce cas, si le sens n'a de vérité que dans l'imaginaire, nous devons le mettre à l'épreuve de la véridiction qu'A. J. Greimas définit comme suit :

« *...la véridiction constitue une isotopie narrative indépendante, susceptible de poser son propre niveau référentiel et d'en typologiser les écarts et les dérivations instituant ainsi la « vérité intrinsèque » du récit.*³⁹ »

Le traducteur, en tant que dépositaire du savoir sur le texte de départ, a le pouvoir de manipulation sur son lecteur. Il est aux prises avec le schéma de la véridiction. Pour A.J. Greimas, « *un tableau, un poème ne sont que des prétextes. Ils n'ont de sens que celui - ou ceux - que nous leur donnons.*⁴⁰ » Nous voici au cœur de la subjectivité :

La question de la fidélité et de la liberté du traducteur vieille de plusieurs siècles a déjà fait couler beaucoup d'encre. En d'autres termes, le traducteur, qu'il soit cibliste ou sourciste, est libre de choisir d'être fidèle à l'auteur et à sa langue en le suivant à la lettre ou au lecteur du texte d'arrivée en lui offrant un texte qui correspond à sa culture et à sa mentalité. D'ailleurs, on remarque dans le texte traduit, qu'il est les deux à la fois, ce qui est le cas de la plupart des traducteurs.

En revanche, la question cruciale demeure la suivante : quel genre d'erreurs commet un traducteur dont la culture diffère de celle de l'auteur ? Quels types d'erreurs commet un traducteur en ayant des idées préconçues, pour ne pas dire des préjugés, sur la culture de l'auteur ?

La traduction met le lecteur, et aussi le traducteur, face à l'inconnu. Avant d'être interprétable, un signe doit pouvoir référer dans le cadre d'un univers socioculturel. Et justement, en traduction, cet univers de référence s'avère être la variable, la grande inconnue. L'opération de traduction consiste à transplanter un objet signifiant d'un univers de référence dans un autre. Souvent, la qualité de la traduction est appréciée selon cette performance du traducteur, pourtant particulièrement subjective. En effet, qui serait en mesure d'arbitrer des questions d'équivalence, où l'étalon de mesure est lui-même indéfini ? Hormis peut-être un bilingue « parfait », également informé de la connotation et de la dénotation d'un lexème dans l'une et l'autre des deux langues ? Il y a là matière à manipulation.

La traduction, c'est un problème technique à bien des égards, dont nous savons toute la difficulté. Chacun connaît le fameux dicton italien « traduttore-traditore » qui exprime en effet l'impossibilité de rendre complètement dans une langue non seulement les mots, le découpage linguistique, sémantique mais aussi les connotations et les représentations mentales que porte une autre langue. Mais, en même temps, c'est un défi nécessaire et passionnant et c'est même la condition d'un véritable dialogue qui suppose une réelle altérité.

Or c'est aussi le lieu où la compétence et la performance qui font le discours sont sujettes à manipulation : ainsi, comme le précise P.A. Brandt en se référant d'A.J. Greimas⁴¹, l'énoncé, une fois émis, suit sa vie propre. Il sera réinterprété par le destinataire. Ainsi, se dessine l'instance de l'énonciation en son entier, avec un énonciateur, responsable de l'encodage, et un énonciataire, co-auteur de l'énoncé par l'effet d'anticipation qu'il produit sur l'énonciateur. Or cette instance est « manipulée », c'est-à-dire mue par une volonté d'expression. En traduction, d'autres paramètres viennent s'y ajouter, et « troublent » le jeu de l'être et du paraître dans une partie où sont associés de nouveaux joueurs : au destinataire initial et à son destinataire, lecteur du texte de départ, s'ajoutent : un traducteur puis un lecteur en langue étrangère. Dans ce contexte changeant, enrichi par d'autres références culturelles, il est très important de définir la double tâche du traducteur : en effet, par le transfert du sens, la véridiction reçoit une seconde mise en perspective. Le schéma de la véridiction des sémioticiens et plus particulièrement le schéma que nous propose P.A. Brandt, ont apporté un éclairage plus scientifique de ce rôle. La triple compétence du traducteur que nous avons vue s'avère ainsi indispensable.

P. A Brandt nous rappelle que le signe est un reflet de « quelque chose ». C'est en un signe que ce « quelque chose » apparaît. Quant à son essence, à la réalité à laquelle il réfère, la linguistique n'ose pas trancher : d'où le postulat de l'immanence du sens, fondement de la théorie sémiotique greimassienne, qui met l'interprétation du signe linguistique à l'abri de toute science qui voudrait s'arroger le droit d'établir définitivement la signification d'un mot.

Nous souscrivons à la théorie de l'immanence du sens⁴² car à notre avis, elle fait justice à la relativité intrinsèque de toute signification : nous pensons que le sens est en effet lié à une personne, à un lieu et à un instant précis. Une fois ce moment de la réalisation passé, le signe ne peut déjà plus référer dans des circonstances exactement pareilles : il suffit d'une réplique pour que le contenu d'un dialogue suive un autre cours.

Ceci donne un pouvoir indéniable à tout un chacun qui s'exprime : le sens ne se communique que sous certains auspices : il lui faut un *destinateur*, qui promet ce qu'il dit, et fait donc état d'une conviction ; ensuite, il y aura un *destinataire*, dont le rôle consiste à croire. Toute transmission de savoir est donc intimement liée au jeu de l'être et du paraître. P. A. Brandt a esquissé un croquis de ce que peut être le cheminement de la pensée dans cette zone de flou qui entoure l'énonciation d'un sens :

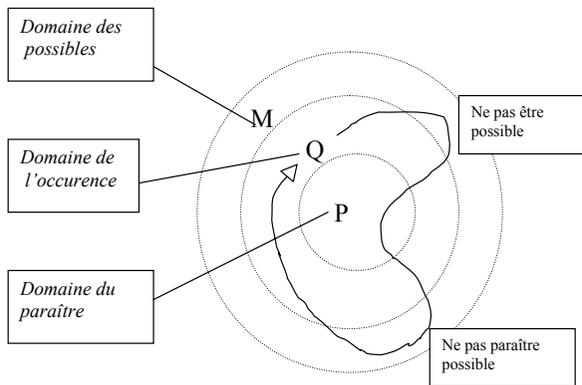


Fig. 4 : d'après P. A. Brandt⁴³

Ce modèle réunit le domaine du paraître, celui de l'occurrence et celui des possibles en les situant les uns par rapport aux autres.

Les cercles concentriques rendent compte de la situation du *paraître*, englobé dans deux autres domaines : celui de l'*occurrence*⁴⁴, environné à son tour par le *possible*. Le réel, hypothétique, inaccessible contient le tout.

Selon P.A. Brandt, « *au départ, il y a quelque chose* » : un objet signifiant énoncé par un sujet. Or cet objet est rendu « *autonome* » lorsque, une fois énoncé, il quitte la sphère cognitive de l'énonciateur. A ce moment, il commence à se signifier lui-même et, n'étant plus le reflet immédiat de son sujet énonciateur, il suit sa rhétorique propre appelée « *Q* ». *Q* se définit comme « *ce que S doit croire* » en percevant l'objet. Précisons qu'on entend par « *S* » le sujet interprétant (ou énonciataire). Ainsi s'engage une « *rhétorique de l'objet* » où « *S ne peut croire à la présence de Q que parce qu'il le situe dans le réel c'est-à-dire dans une région ontologique du réel qui lui assigne son possible. Ce possible est double : possibilité de varier en soi, possibilité de changer d'aspect s'il varie en soi. La dernière possibilité est conditionnée par la première : cette condition est la loi de Q.*⁴⁵ »

Partant de Q, il trace un chemin : le parcours véridictoire de Q. La boucle décrite par Q inscrit le cheminement de la pensée de S dans le temps et dans une suite d'étapes qui relatent l'appréhension du paraître. Sa direction est déterminée par deux tendances opposées : tantôt comme une projection de l'imaginaire (les possibilités du non-être, de l'ordre du possible), tantôt comme une perception du paraître.

C'est dans ce champ mouvant de tensions qu'est pris le sujet interprétant. Cette activité de destinataire/observateur, qui est celle du traducteur, à double titre, correspond au principal enjeu de la traduction : la quête du sens d'esprits qui cherchent à se référencer. Ce qui entrave leur investigation et la prolonge telle une odyssee se trouve être l'essence inaccessible du signifié. Ce dilemme du traducteur, qui doit être informé avant d'informer a déjà été soulevé par J. Escande :

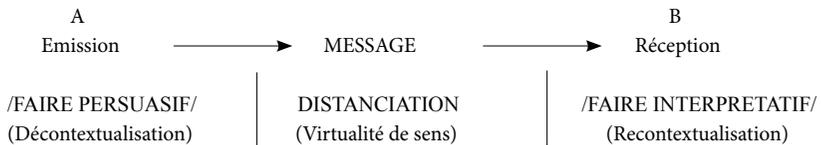


Fig. 5 : d'après J. Escande⁴⁶

Dans ce schéma, le traducteur tient un rôle de sujet double : au niveau de la distanciation, il est l'objet du /faire persuasif/ de l'auteur du texte original ; le traducteur est donc un destinataire. Ensuite, il agit lui-même comme destinataire, exerçant son /faire persuasif/ sur le lecteur de la traduction. Toute traduction passe, à notre avis, par une décontextualisation, qui signifie la perte d'un ancrage référentiel, suivie d'une recontextualisation où le discours est situé dans un nouvel univers de significations. Il ne prend alors plus le même sens : de nouveaux points de vue l'ont enrichi (ou appauvri) : d'abord la double subjectivité du traducteur, puis l'interprétation qu'en fait le lecteur. Il va sans dire que le discours (le *message* du schéma) subit une « *virtualisation du sens* » que J. Escande considère comme un espace de distanciation. Toute traductologie achevée devrait pouvoir décrire cette ambivalence du traducteur : il est un sujet double, entre deux mondes.

On voit que le sens est lié à sa situation d'énonciation. Dans le cadre de la traduction, agit une double instance de l'énonciation : celle de la production du texte source par son auteur, face au lecteur, reprise par le traducteur, qui réénonce le texte à l'intention du lecteur de la traduction. D'abord, le traducteur se laisse informer de l'univers référentiel de l'auteur qu'il traduit. Ensuite, sa tâche consiste à introduire cet objet auprès d'un autre public. C'est-à-dire à l'intégrer dans le cadre référentiel de la langue d'accueil. Du point de vue pragmatique nous voyons apparaître une interaction entre plusieurs sujets d'énonciation. Ainsi, la situation d'énonciation du texte cible est superposée à celle du texte source. Cette évidence nous amène à deux interrogations : Comment représenter le processus de la traduction ? Et comment faire intervenir la linguistique énonciative dans ce processus ?

« Traduire », c'est nécessairement agir par le paraître, sur un être que l'on dissimule ou que l'on simule face à un auditeur ou à un lecteur crédule. La définition du sens que nous donne A.J. Greimas, rend justice à cet impossible statut quo :

« *La signification n'est donc que cette transposition d'un niveau de langage dans un autre, d'un langage dans un langage différent, et le sens n'est que cette possibilité de transcodage.*⁴⁷ »

La sémiotique de Paris définit le sens par rapport à cette possibilité d'une réexpression qui correspond parfaitement à la traduction-créatrice de sens. Ch. S. Peirce, issu de l'Ecole américaine porte un autre regard sur la *signification*, qui s'éloigne de l'héritage Saussurien mais qui rapproche davantage encore l'appréhension de la signification des facteurs pragmatiques :

« *La signification est la relation d'un signe à son référent réalisée par un interprétant.*⁴⁸ »

La référence au réel fait son retour grâce à la pragmatique. Et les différentes expressions de la linguistique semblent se retrouver quand il est question de traduction. La linguistique s'avère capable d'ancrer l'activité du traduire dans un système de références plurielles, où le point de vue ne relève plus d'une intuition et du mystère. De quoi démentir le vieil adage italien ?

Traduire un regard sur le monde

L'activité traduisante, activité aussi bien délicate que passionnante, implique ouverture d'esprit et de cœur ; elle augmente rapidement dans tous les domaines, ainsi qu'en témoignent les chiffres publiés, particulièrement par l'UNESCO, l'ONU et le Conseil de l'Europe et il serait paradoxal qu'une telle activité, portant sur des opérations de langage, continue d'être exclue d'une science dite du langage, sous des prétextes divers, et qu'elle soit maintenue au niveau de l'empirisme artisanal.

L'activité traduisante pose un problème théorique à la linguistique contemporaine : si l'on accepte les thèses courantes sur la structure des lexiques, des morphologies et des syntaxes, on aboutit à professer que la traduction devrait être impossible. Mais des traducteurs existent, ils produisent, on se sert utilement de leurs productions. La plupart des linguistiques classiques continuent à ne s'intéresser qu'au *système* linguistique et non à la *parole* : c'est pourquoi elles rejettent la pragmatique comme étant une « *discipline non-scientifique* »⁴⁹. A la suite de G. Mounin, on pourrait presque dire que l'existence de la traduction constitue le scandale de cette linguistique contemporaine. Jusqu'ici, l'examen de ce scandale a toujours été plus ou moins rejeté. Certes, l'activité traduisante implicitement, n'est jamais absente de la linguistique⁵⁰.

Quelle traductologie serait donc souhaitable ? Une traductologie qui donnerait une « clé pour traduire » ? Il n'y en a pas ! Alors, la traductologie n'existe-t-

elle pas ? Elle nous apporte en tout cas une réflexion sur la traduction et ses problèmes : G. Mounin a évolué entre les *Belles infidèles* et ses *Problèmes théoriques de la traduction*. Tout comme les travaux d'A. Berman et des Romantiques allemands ont débouché sur des considérations très philosophiques autour du traduire. La méthode que l'on en retire, car la traductologie donne bel et bien une « clé », même si celle-ci ne peut prétendre à une quelconque exhaustivité et ne saurait être considérée comme une recette pour constituer le point final de tous ces débats, tient dans les principes suivants :

- La traduction est affaire de décentrement culturel : c'est un pas vers l'« Autre ».
- La fidélité à l'original et la fidélité à la culture d'accueil s'excluent mutuellement. Les deux aboutissent à une impasse. La situation du traducteur, qui doit redéfinir en permanence son point de vue par rapport à l'un et à l'autre des actants et de leur message, ne relève jamais du fait établi, définitif, indiscutable.
- Nous nous souvenons, comme P. Rivenc l'a noté, que le traducteur doit être un médiateur aux compétences multiples : « *Le traducteur joue un rôle de médiateur non seulement entre les systèmes linguistiques en présence, mais encore entre les différents canaux empruntés par les deux messages, et les différentes composantes situationnelles qui les conditionnent, à la production et à la réception*⁵¹. »

Apparemment la traductologie suscite plus de questions qu'elle n'en résout. Mais la comparaison de ses différentes écoles nous apprend qu'on ne traduit pas une langue mais un message. A nos yeux, ce point de vue rend la traductologie souveraine : ainsi, nous découvrons pourquoi la traduction exige de prendre du recul face au signifiant, face à la lettre. Nous convenons avec P. Rivenc que les didacticiens des langues et les traductologues résoudreont les problèmes posés par la re-création du sens dans leurs disciplines respectives dès lors qu'ils concevront la traduction - et l'enseignement - comme un carrefour des composantes de l'énonciation : « *Le traducteur est un médiateur linguistique, et un médiateur de situation. Il ne traduit pas une langue, il traduit un message. Son activité combine en un même actant un faire interprétatif et un faire producteur, qui mettent en jeu l'un et l'autre toutes les composantes du message.* ⁵² » Ce rôle s'apparente à la fonction de médiateur qu'un professeur de langue doit exercer pour que les apprenants s'imprègnent d'une culture qui leur est a priori étrangère. On peut apprendre à dire le pareil avec le différent en allant voir chez l'« Autre » comment il dit le pareil autrement.

Comme on dit en arabe, lorsque le traducteur se plie aux exigences d'une langue, il est fidèle à cette langue, lorsqu'il cherche à plaire au lecteur, il est fidèle au lecteur, lorsqu'il emploie une terminologie propre, il est fidèle à son époque et lorsqu'il se laisse tenter par la recherche esthétique ou les effets de style, il est fidèle à lui-même. Car, en accord avec J.-R. Ladmiral, « *il n'est de traduction, qu'au terme d'une interprétation qui met en jeu une médiation par la subjectivité du traducteur.*⁵³ » Nous trouvons donc de la fidélité là où d'autres ne perçoivent que de l'infidélité ; tout dépend de la position et

de l'angle d'approche. Aussi, en fonction du point de vue de l'observateur « engagé », la fidélité devient-elle subjectivement fidèle ou infidèle.

La traduction est donc un carrefour intellectuel. Il nous demande une habileté, non seulement à intégrer des influences extérieures, mais aussi à s'inclure dans ce qui nous était étranger. La contribution irremplaçable au dialogue des langues est en fait un dialogue des cultures à travers le dialogue des personnes. Car il faudrait dire que les échanges intellectuels et scientifiques, ce courant quasiment invisible d'émotions partagées, n'ont cessé de relier les esprits, les cœurs, par-delà les frontières et les problèmes.

La traduction est une activité pluridimensionnelle qui engage la morphologie, la sémantique avec la polysémie et l'homonymie, la civilisation et la culture dans ses détails lexicaux, psychologiques, sociologiques, économiques, politiques, esthétiques, historiques et participe à une grande alchimie dans laquelle les sciences rationnelles et expérimentales s'ouvrirent à l'expérience humaine. Traduire, « *c'est donner à voir le monde, c'est s'ouvrir à l'autre, c'est avoir un autre regard sur soi* », disait un sage africain.

Notes

¹ A la suite de M. Ballard et de B. Harris, nous préconisons une définition large de la traductologie. Ils considèrent que l'on a affaire à la *traductologie* « dès lors que l'on analyse un phénomène que des individus pratiquent de façon instinctive et qui a pour nom la traduction », (cf. M. Ballard, 2004, « La théorisation comme structuration de l'action du traducteur », *Linguistique et traductologie, La linguistique* 40, 2004-1, Paris, PUF, p 51)

² M. Pergnier, 2004, « Traduction et linguistique, sur quelques malentendus », *Linguistique et traductologie, La linguistique* 2004-1, Paris, PUF, pp. 15-24

³ *ibid.*, p. 19

⁴ G. Mounin, 1963, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard

⁵ J. P. Vinay et j. Darbelnet, 1958, *La stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris, Didier

⁶ G. Mounin dans une conférence donnée à l'Université St-Joseph, également cité par Cl. Tatilon, « Avant-propos », *Linguistique et traductologie, La linguistique* 40-2004-1, Paris, PUF, p. 14

⁷ M. Pergnier, 2004, « Traduction et linguistique, sur quelques malentendus », *Linguistique et traductologie, La linguistique* 2004-1, Paris, PUF, p. 21

⁸ *ibid.*, pp. 23-24

⁹ H. Meschonnic, 1999, « Transformer le traduire », *La traduction-poésie*, à Antoine Berman, (sous la dir. de M. Broda) Strasbourg, Presses universitaires, pp. 69-86

¹⁰ *op.cit.*, p. 77

¹¹ E. Nida, *Towards a Science of Translating* cité par Cl. Tatilon, 2004, « Avant-propos », *Linguistique et traductologie, La linguistique* vol. 40, 2004-1, Paris, PUF, p. 132

¹² H. Meschonnic, 1999, « Transformer le traduire », *La traduction-poésie*, à Antoine Berman, (sous la dir. de M. Broda) Strasbourg, Presses universitaires, p. 74

¹³ *ibid.*, pp. 76 sqq.

¹⁴ H. Meschonnic cite ce passage de Goethe, *Poésie et vérité* : « *J'honore le rythme et la rime, par quoi seulement la poésie devient poésie ; mais ce qui possède une efficacité vraiment profonde et essentielle, ce qui véritablement forme et cultive, c'est ce qui reste du poète quand il est traduit en prose. Il demeure alors le fonds absolument pur dont un extérieur éblouissant parvient à nous donner souvent l'illusion lorsqu'il manque, et qu'il nous cache lorsqu'il existe.* », *op.cit.*, p. 77

- ¹⁵ P. Rivenc, *Pour aider à apprendre à communiquer dans une langue étrangère*, Paris, Didier, 2000, pp.137-149
- ¹⁶ L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1968, pp. 41-42
- ¹⁷ P. Rivenc, *Pour aider à apprendre à communiquer dans une langue étrangère*, Paris, Didier, 2000, p. 146
- ¹⁸ J.-R. Ladmiral, 2004, « Dichotomies traductologiques », *Linguistique et traductologie, La linguistique* 40, 2004-1, Paris, PUF, p. 36
- ¹⁹ D. Seleskovitch, M. Lederer, 1984, *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier
- ²⁰ G. Mounin, 1963, *Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, p. 178, cité par A.-M. Houdebine, p. 149
- ²¹ M. Ballard, 2004, « La théorisation comme structuration de l'action du traducteur », *Linguistique et traductologie, La linguistique* 40, 2004-1, Paris, PUF, p. 56
- ²² J.P. Vinay et J. Darbelnet, 1958, *La stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris, Didier
- ²³ A.-M. Houdebine, 2004, « Relire Georges Mounin aujourd'hui », *Linguistique et traductologie, La linguistique* 40, 2004-1, Paris, PUF, p. 146
- ²⁴ A. Martinet cité par G. Mounin, 1963, *Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, p. 273
- ²⁵ G. Mounin, 1963, *Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, pp 165-168
- ²⁶ G. Mounin, 1963, *Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, p. 228, cité par A.-M. Houdebine, « Relire Georges Mounin aujourd'hui », *Linguistique et traductologie, La linguistique* 40, 2004-1, Paris, PUF, p. 152
- ²⁷ A. Berman, 1999, « L'âge de la traduction, 'La tâche du traducteur' de Walter Benjamin, un commentaire », *La traduction-poésie, à Antoine Berman*, (sous la dir.de M. Broda) Strasbourg, Presses universitaires, p. 13
- ²⁸ *ibid*, p. 24
- ²⁹ A. J. Greimas, 1970, *Du sens*, Paris, Seuil, p. 13
- ³⁰ A. Berman, 1999, « L'âge de la traduction, 'La tâche du traducteur' de Walter Benjamin, un commentaire », *La traduction-poésie, à Antoine Berman*, (sous la dir.de M. Broda) Strasbourg, Presses universitaires p. 25
- ³¹ W. Benjamin, *Correspondance* cité par A. Berman, 1999, « L'âge de la traduction, 'La tâche du traducteur' de Walter Benjamin, un commentaire », *La traduction-poésie, à Antoine Berman*, (sous la dir.de M. Broda) Strasbourg, Presses universitaires, p. 35
- ³² G. Mounin 1963 p. 232-233 cité par A.-M. Houdebine, 2004, « Relire Georges Mounin aujourd'hui », *Linguistique et traductologie, La linguistique* 40, 2004-1, Paris, PUF, p. 152
- ³³ Les citations de F. de Saussure et E. Benveniste proviennent de A. Culioli, 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome 2, Paris, Ophrys p. 118
- ³⁴ A. Culioli, 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome 2, Paris, Ophrys pp. 18-19
- ³⁵ *op.cit.*, p. 28
- ³⁶ E. Nida cité dans G. Mounin, 1963, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard p. 237
- ³⁷ P. Rivenc, *Pour aider à apprendre à communiquer dans une langue étrangère*, Paris, Didier, 2000, p. 147
- ³⁸ P. A. Brandt, 1995, « Nouvelles remarques sur la véridiction », *Niveaux et stratégies de la véridiction, Nouveaux actes sémiotiques*, No 39-40, Limoges, Presses universitaires, pp. 3-21
- ³⁹ A.J. Greimas, 1970, *Du sens*, Paris, Seuil, p. 55
- ⁴⁰ *ibid*, p. 7
- ⁴¹ P.A. Brandt, 1995, « Nouvelles remarques sur la véridiction », *Niveaux et stratégies de la véridiction, Nouveaux actes sémiotiques*, No 39-40, Limoges, PULIM, pp. 3-21
- ⁴² A.J. Greimas, J. Courtés, 1991, *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette
- ⁴³ P.A. Brandt, 1995, « Nouvelles remarques sur la véridiction », *Niveaux et stratégies de la véridiction, Nouveaux actes sémiotiques*, No 39-40, Limoges, Presses universitaires, pp. 3-21
- ⁴⁴ cf. A.J. Greimas, J. Courtés, 1991, *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, qui définissent l'occurrence comme « la manifestation d'une grandeur sémiotique à l'intérieur d'une

syntagmatique, ou la grandeur elle-même considérée dans sa manifestation singulière ». Cette définition tient compte de la *connotation*, qui précise et dépasse largement l'idée du *mot*.

⁴⁵ P.A. Brandt, op. cit., p. 9

⁴⁶ J. Escande, 1979, *Le récepteur face à l'acte persuasif, contribution à la théorie de l'interprétation à partir des textes évangéliques*, Thèse de Doctorat, Montpellier, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, p. 30

⁴⁷ A.J. Greimas, 1970, *Du sens*, Paris, Seuil

⁴⁸ Ch. S. Peirce : « Meaning is the relating of a sign to a referent by an interpreter. »

⁴⁹ voir aussi, en didactique des langues étrangères, la méthode SGAV (Structuro-globale, audio-visuelle), ses auteurs (R. Rernard, P. Rivenc) ont toujours plaidé en faveur d'une linguistique de la parole. L'approche énonciative de la langue nous paraît propre à rapprocher la problématique de la traduction et celle de l'enseignement des langues étrangères.

⁵⁰ R. Jakobson soutient même qu'il n'y a pas de comparaison possible entre deux langues, sans recours de fait à des opérations constantes de traduction. (*Linguistic Aspects*, p. 234). J. R. Firth a de son côté tenté d'attirer l'attention sur l'usage et l'abus des opérations non-explicites de la traductions dans l'analyse linguistique. (*Linguistic Analysis*, p. 134)

⁵¹ P. Rivenc, *Pour aider à apprendre à communiquer dans une langue étrangère*, Paris, Didier, 2000, p. 144

⁵² *ibid*, p. 145

⁵³ J.-R. Ladmiral, « Dichotomies traductologiques », *Linguistique et traductologie, La linguistique* 40, 2004-1, Paris, PUF, p. 77

Bibliographie

Ballard, M. 2004. « *La théorisation comme structuration de l'action du traducteur* ». *Linguistique et traductologie, La linguistique* 40, Paris, PUF, pp. 51-66.

Berman, A. 1999. « *L'âge de la traduction, « La tâche du traducteur » de Walter Benjamin, un commentaire* ». La traduction-poésie, à Antoine Berman, (sous la dir. de Broda M.) Strasbourg, Presses universitaires, pp. 11-38.

Benveniste, E.1966. *Eléments de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

Courtès, J. 2003. *La Sémiotique du langage*, Paris, Nathan.

Culioli, A. 1999. *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome 2, Paris, Ophrys.

De Carlo, M. 1998. *L'interculturel*, Baume les Dames, Clé International.

Derrida, J.1985.« *Les tours de Babel* ». *Differences in Translation*, (sous la dir.de Graham, J.) Ithaca, Cornell University Press.

Eco, U. 2000. « *Traduzione e interpretazione* ». *Versus, Quaderni di studi semiotici*, n° 85-86-87, Bologne, Bompiani, pp. 55-100

Greimas, A.J. 1983. « *La traduction et la Bible* ». La traduction de la Bible, un problème sémiotique, *Sémiotique et Bible*, no. 32, Lyon, CADIR.

Jakobson, R. 1963. *Essais de linguistique générale*, Paris, Seuil. 1970 pour la présente édition.

Hjelmslev, L.1968. *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.

Mounin, G.1963. *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.

Meschonnic, H.1999. « *Transformer le traduire* ». La traduction-poésie, à Antoine Berman, Broda, M.(sous la dir. de), Strasbourg, Presses Universitaires, pp. 69-86.

Meschonnic, H. 2001. *Gloires*, Traduction des Psaumes, Paris, Desclée de Brouwer

Nida, E. 1964. *Towards a Science of translation*. Leiden, E. J. Brill.

Ricoeur, P.2003. *Sur la traduction*. Paris, Bayard.

Rivenc, P.2000. *Pour aider à apprendre à communiquer dans une langue étrangère*. Paris, Didier, pp. 131-151.

Sayah, M. 1998. « *De la compétence linguistique à la compétence communicative* ». Cahiers AFLS, Association for French language studies, vol. 4.3, Cambridge, pp. 18-38.

Sayah, M.1997. *Bilinguisme et enseignement du français en Tunisie*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

Siméon, M. 2003. *Le sémioticien face aux problèmes de la traduction*. Mémoire de DEA, Toulouse, Université de Toulouse-le Mirail.